

Compte-rendu de la conférence de Monsieur Roger Bruyeron
« L'influence de la pensée arabo-musulmane sur le développement intellectuel
de l'Occident médiéval »

- Présentation du conférencier par Madame Françoise Coursaget, médiatrice culturelle au Mucivi

Roger Bruyeron est professeur honoraire de philosophie, membre de la prestigieuse Société Française de Philosophie (SFP), société savante créée en 1901. Il s'est intéressé plus particulièrement aux questions de psychologie, d'esthétique et d'histoire de la philosophie. Ses études portent sur des auteurs de la période médiévale et renaissance, aussi bien que sur des auteurs des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Ce sont ses travaux sur Nicolas de Cues et Siger de Brabant qui l'ont amené à approfondir sa connaissance des penseurs musulmans. Roger Bruyeron est intervenu au Mucivi le 27 mai 2017 sur le thème de *L'héritage oublié: les penseurs de l'islam et la formation de l'université médiévale*.

- *L'héritage oublié : Les penseurs de l'Islam et la formation de l'Université médiévale* par Monsieur Roger Bruyeron

L'université médiévale, dans l'Occident latin, est née d'une double exigence. Celle de l'autonomie des maîtres et des étudiants, sur le modèle de la charte qui donna naissance à l'Université de Bologne à la fin du X^{ème} siècle. Autonomie par rapport aux autorités politiques et surtout religieuses, au nom de la liberté dans le choix des contenus et des méthodes d'enseignement. La seconde exigence porte précisément sur les matières enseignées : les sciences, c'est-à-dire les savoirs démontrés ou susceptibles de l'être. Par exemple les mathématiques, l'astronomie, la physique, la médecine etc. Et la philosophie, son questionnement, son cheminement, toujours soumis aux seules exigences de la raison. Or ces savoirs s'étaient en grande partie déjà constitués, dans l'antiquité grecque, dans le monde persan, indien, mésopotamien. Et repris, développés, enrichis dans le monde arabo-musulman, c'est-à-dire dans celui dont la langue savante était l'arabe. A Bassora, à Bagdad, à Cordoue, à partir du VIII^{ème} siècle des savants ont traduit en langue arabe des traités de mathématiques indiens et grecs, des traités de médecine, de mécanique et des textes philosophiques, en particulier ceux de Platon et d'Aristote. Cet immense travail de traduction a donné naissance à un développement exceptionnel de la recherche scientifique dans tous les domaines, mais aussi à un non moins exceptionnel épanouissement de la pensée théologique et philosophique. Avec Al-Kindi, Al-Farabi, Ibn-Sina (Avicenne), Al-Ghazali, Ibn-Rushd (Averroès), le monde intellectuel arabo-musulman a connu son époque « classique », son « âge d'or », de Bagdad à Cordoue, en passant par Damas, Le Caire, Tunis ...

Quand l'Université médiévale se construit dans l'Occident latin, quand elle aussi se consacre aux sciences démonstratives et expérimentales, quand elle entend laisser se développer en toute liberté la pensée touchant les fins de l'homme, le sens de sa présence sur terre, son exigence éthique - et cela toujours sous la seule autorité de la raison - elle se

tourne naturellement vers les auteurs de l'Antiquité grecque et romaine. Si les auteurs latins lui sont connus, les auteurs grecs sont à peu près inconnus, du moins les textes les plus importants de Platon et d'Aristote. Là encore c'est un formidable travail de traduction qui va libérer les études universitaires. D'abord les traductions du grec faites par les moines et quelques érudits, mais surtout, dans un premier temps, les traductions des auteurs arabes. Ainsi, à Sorrente seront collationnés et traduits des traités de médecine, en particulier celui d'Avicenne - son Canon - dont nous trouverons trace pendant plusieurs siècles à Naples, à Padoue, à Montpellier etc. A Tolède, à partir du début du XII^{ème} siècle, seront traduits de l'arabe des textes de mathématiques, d'optique, de chimie (ou plutôt d'alchimie), de philosophie. Au XIII^{ème} siècle, à Naples, à Paris, à Oxford seront traduits de l'arabe des œuvres touchant le droit, la logique. Surtout des textes d'Aristote, traductions qui seront reprises et approfondies par un accès plus direct à la langue grecque, mais le plus souvent à partir des commentaires des auteurs comme Al-Farabi, Avicenne et surtout Averroès.

Ainsi nous devons reconnaître cet héritage des savants du monde islamique si longtemps oublié, celui de l'exigence de la rationalité, exigence qui s'exerce dans ce que nous nommons aujourd'hui science, mais aussi en philosophie, comme en théologie. La philosophie réapparaît, après Athènes et Alexandrie, à Bagdad, à Damas, à Cordoue...puis à Paris quand, grâce à l'audace de certains maîtres, toutes les œuvres connues d'Aristote sont mises au programme des étudiants de la Faculté des arts, vers 1250. Et le même mouvement touchera Oxford quelques années plus tard. Ce ne sont pas seulement des textes qui sont mis au programme - certains d'ailleurs paraissent sulfureux au regard de l'autorité religieuse qui s'emploie en vain à les faire interdire -, ce sont des commentaires, des explications, c'est-à-dire une liberté dans le choix des œuvres et de leur lecture qui marquera la véritable naissance de l'Université. Le savoir, en grande partie conservé et construit dans le monde de l'Islam va se trouver de ce fait « transféré » dans l'Occident latin. Mais cette Université va hériter aussi des conflits qui ont opposé, dans les civilisations de l'Islam, les théologiens (du moins certains d'entre eux) et les philosophes, les autorités religieuses et les maîtres ès arts, le pouvoir et la volonté de connaître. En son temps, Al-Ghazali s'en était pris aux philosophes, à leur inconséquence ou incohérence, et un siècle plus tard Averroès avait répondu en réfutant cette réfutation, en dénonçant l'incohérence de l'incohérence! Au milieu de XIII^{ème} siècle Bonaventure dénoncera, et fera condamner par l'évêque de Paris, ces philosophes qui s'imaginent que l'homme peut faire son salut grâce au seul exercice de sa droite raison. Qui s'imaginent, mais surtout qui l'enseignent, qui détournent la jeunesse de la seule voie du salut, la foi, c'est-à-dire l'enseignement de l'Eglise! Comme par exemple Siger de Brabant ou Boèce de Dacie...Et le même conflit se produira à Oxford au temps où y enseignait, après son passage à Paris, un grand lecteur des traités arabes, Roger Bacon. Il faudra tout le génie de Thomas d'Aquin, lecteur d'Avicenne et d'Averroès, pour construire un compromis entre les exigences de la foi et celles de la raison, compromis pas très différent de celui qu'Avicenne avait esquissé, qu'Averroès avait tenté d'élaborer.

« Héritage oublié », oui, jusqu'à ce que de nouveaux savants et philosophes redécouvrent, à travers les auteurs du Moyen-Âge, la fécondité, l'audace, la rigueur de ceux qui, recevant le savoir grec, surent l'approfondir et le faire partager. L'algèbre, l'optique, la médecine et la pharmacie, la philosophie aristotélicienne... : le monde arabo-musulman a été, grâce à l'Université qui a su l'accueillir, l'un des leviers de notre modernité.

**Musée des civilisations
de l'Islam
La Chaux-de-Fonds**